

Michał Krzykowski

Les politiques de l'écriture migrante

TransCanadiana 6, 131-142

2013

Artykuł został opracowany do udostępnienia w internecie przez Muzeum Historii Polski w ramach prac podejmowanych na rzecz zapewnienia otwartego, powszechnego i trwałego dostępu do polskiego dorobku naukowego i kulturalnego. Artykuł jest umieszczony w kolekcji cyfrowej bazhum.muzhp.pl, gromadzącej zawartość polskich czasopism humanistycznych i społecznych.

Tekst jest udostępniony do wykorzystania w ramach dozwolonego użytku.

Michał Krzykowski

Université de Silésie

LES POLITIQUES DE L'ÉCRITURE MIGRANTE

Abstract : What I call “politics of migrant literature” summons up the sensible configuration of the community in which a kind of specific experience becomes visible. This article aims at cross-referring to an aesthetic dimension of the politics and it is mainly inspired by the works of Jacques Rancière, whose thought serves here as an interpretative tool to understand the transformation in the field of Québécois literature with the advent of the migrant literature (écriture migrante). I would like to show that this transformation was manifestly political.

Nous sommes déjà loin de la période euphorique des années 1980 qui ont salué l'émergence, au Québec, des productions littéraires d'écrivain·e·s issu·e·s de l'immigration. Le discours interculturel élogieux autour de ce que Robert Berrouët-Oriol, en 1986, aura appelé « écriture migrante » (20), s'est quelque peu estompé ces dernières années à tel point que la critique de la saturation de l'étiquette « écriture migrante » s'est imposée comme une nouvelle tendance parmi les spécialistes en littérature québécoise¹. Migration, hybridité, mixité, créolisation, nomadisme, mélange, termes qui, au départ, devaient cautionner tout propos qui se voulait frais et dans l'esprit du temps, devenaient de plus en plus des concepts creux. La mise en discours de l'expérience de l'immigration, la multiplication des propos autour de la migration et l'incitation institutionnelle à en parler, aussi bien du côté de l'institution littéraire québécoise que de la politique multiculturaliste

¹ En effet, dans son compte rendu des *Passages obligés de l'écriture migrante* de Simon Harel, Ching Selao demande si « la critique de l'engouement des écritures migrantes n'est pas elle-même en quelque sorte un discours normatif ? » (*Spirale*, novembre-décembre n° 205, 2005, p. 52). D'ailleurs, le livre en question est très révélateur sur ce point. Harel, l'un des apologistes de l'écriture migrante, avoue dans son livre ne plus y croire face à sa consécration institutionnelle qui en a fait l'emblème de la consommation digeste de l'altérité (*Passages obligés de l'écriture migrante*. Montréal, XYZ éditeur, 2005).

canadienne², ont allégé cette expérience de son contenu foncièrement politique et du choc culturel qui découle de toute expérience d'immigration. Qu'on ne s'y trompe pas, la migrance est aujourd'hui l'exclusivité de ceux et celles qui ont les moyens de la vivre ou, faute de mieux, d'en parler, qu'ils/elles soient immigrant·e·s ou non. Le théoricien britannique Terry Eagleton n'a pas tort de remarquer sur un mode persifleur qui est le sien que "the postmodern cult of the migrant, [...] sometimes succeeds in making migrants sound even more enviable than rock stars, [...]. It is a hangover from the modernist cult of the exile, the Satanic artist who scorns the suburban masses and plucks an elitist virtue out of his enforced dispossession." (Eagleton 21).

J'écrivais ailleurs³ en quoi le nouveau discours autour de la migrance, concernant désormais nous tous, nomades postmodernes, est devenu incontestable et politiquement tranquillisant. Le culte de l'autre, que Pierre Ouellet n'hésite pas à nommer « l'altérophilie' généralisée, aussi suspecte que l'altérophobie' d'antan » (*Le Lieu...* 185), vient dissimuler les conflits et les contradictions au sein de « la majorité nomadique ». En fait, deux facteurs ont participé à la naissance de ce que Ouellet appelle « l'institution de l'étranger » (*Le Lieu...* 189), qu'on pourrait prendre, à mon sens, pour une spécificité des lettres contemporaines québécoises. Tout d'abord, le facteur culturel interne : les écrivain·e·s immigré·e·s réécrivaient en quelque sorte le sentiment d'exil si présent dans la littérature dite nationale. Ensuite, le facteur culturel externe : la reconnaissance de la littérature d'immigré·e·s, de même que la relecture du « texte national » (désormais en passe de se dénationaliser) que cette reconnaissance a entraînée, s'est produite à travers l'éclatement identitaire postmoderne, issu en droite ligne d'une lecture brouillonne de la *French Theory* et s'inscrivant correctement à la diversité, l'un des piliers de la politique multiculturaliste canadienne.

L'interdépendance de ces deux facteurs est cruciale pour tenir compte du positionnement politique du « texte migrant » au sein de l'institution littéraire

² Certes, l'évocation de la politique multiculturaliste canadienne ne va pas sans problème dans le cas du Québec, le discours médiatique opposant souvent le nationalisme québécois au projet multiculturaliste du Canada (en l'occurrence anglais). A en juger par les valeurs, il faut pourtant dire que, substantiellement, il y a peu de différences entre le multiculturalisme canadien et les valeurs inscrites dans la charte québécoise des droits et libertés de la personne. Ce qui pose problème, c'est plutôt la politique linguistique canadienne conjuguée avec le principe de l'égalité des provinces (Stéphane Courtois, « La politique du multiculturalisme est-elle compatible avec le nationalisme québécois? » voir la Bibliographie).

³ « (Im)migrant vs, Nomade. Pour une théorie de l'écriture déterritorialisée ». (voir la Bibliographie).

québécoise. L'ouverture à l'Autre qu'incarnait « le texte migrant » a été loin d'être inconditionnelle. Elle pouvait co-exister avec le récit national fondé sur l'autochtonie canadienne-française, et par conséquent incapable de reconnaître l'immigrant autrement qu'à travers une variante ethnique et territoriale très forte et un mouvement purement négatif. Le positionnement politique du texte migrant a donc reflété en quelque sorte l'autoreprésentation du Québec en tant que pays ouvert et pourtant distinct du Canada.

Or la politique de l'écriture migrante n'est pas uniquement une certaine pratique du pouvoir ou une façon de gouverner les citoyens. Dans ce qui suit, il s'agira de méditer sur un nouveau régime représentatif qu'on peut voir se dégager de l'écriture migrante, et par conséquent tenir compte de sa politique prise non pas pour un ordre de pouvoir, mais pour une configuration de la communauté et une forme d'expérience spécifique qui y devient visible. Je ne me référerai qu'aux deux textes qu'on peut prendre pour fondateurs, à savoir *La Québécoise* de Régine Robin et *Comment faire l'amour avec un Nègre sans se fatiguer* de Dany Laferrière. Certes, deux romans, tant de fois lus et si largement commentés, c'est peu pour juger de ce « tout » hétérogène et multiple qu'est la littérature migrante. Je voudrais pourtant saisir le moment inaugural d'une transformation dynamique qui s'est produite dans le champ littéraire québécois avec l'avènement du texte migrant pour montrer que le caractère de cette transformation est manifestement politique. Ma réflexion s'inspire largement des travaux de Jacques Rancière sur le partage du sensible⁴ qu'il définit comme un certain commun, composé de temps, espaces, places et identités à travers lesquels nous partageons non pas des biens communs, mais plutôt des formes de vie juxtaposées l'une à côté de l'autre, qui constituent l'expérience sensible. Le partage du sensible fait réapparaître la dimension esthétique de la politique : il est ce qui se donne à ressentir, tandis que la politique se joue à ce qu'on peut voir et ce qu'on peut en dire. Ces nouvelles formes de vie peuvent se sentir à travers la littérature ou les pratiques d'écriture, de même que les pratiques de réception des œuvres d'art ou œuvres littéraires, qui témoignent toutes de notre expérience sensible du monde⁵.

Dire que l'avènement de l'écriture migrante a profondément transformé le champ littéraire québécois, c'est dire un truisme. Or la méditation de Rancière sur les liens entre l'esthétique et la politique jette une nouvelle lumière sur la nature de cette transformation. C'est Pierre Nepveu qui soulignait déjà dans son *Écologie du réel* que l'écriture migrante tendait vers une pratique esthétique (234). Mais, ce discours esthétique nouveau s'impose comme lieu privilégié d'interprétation des changements politiques et des transformations

⁴ Jacques Rancière, *Le partage du sensible*. Paris, La fabrique-éditions, 2000.

⁵ (Cf. Pierre Ouellet, *Politique de la parole. Singularité et communauté* 11).

au sein de la vie commune. Toute activité politique reconfigure le partage du sensible et « introduit sur la scène du commun des objets et des sujets nouveaux. Elle rend visible ce qui était invisible » (Rancière, *Politique...* 12). Pour mieux saisir cette dimension politique de l'esthétique et les nouvelles manières d'être ensemble, il faut remonter au sens originaire du mot *politique* et retrouver la *politeia* de la cité (la *polis*). Quand Aristote dans ses *Politiques* essayait d'établir le critère d'identité d'Athènes (la *polis*), il évoquait l'identité de la *politeia*, c'est-à-dire une « disposition de la cité » (diathesis poleôs, 1324a17). La « communauté des citoyens » pouvait donc être définie comme « la manière dont ces derniers sont placés ou disposés les uns à l'égard des autres par la *politeia* de la cité » (Descombes 95⁶). Ce qui fait la communauté ne résulte donc pas de l'identité des unités matérielles qui la composent. Pour la concevoir, il faut rejeter d'emblée les critères ethnique et essentialiste.

Or le sens moderne de la *politeia* ne nous permet pas de tenir compte de cette « disposition de la cité ». Descombes remarque que la *politeia* se traduit en français comme « constitution » qui nous renvoie à son tour au droit constitutionnel et au régime politique d'un pays défini par la constitution, de même qu'aux institutions politiques qui en émanent. Nous avons perdu ce sens plus vaste de la politique qui délimitait un espace commun où pouvaient se manifester des formes spécifiques de coexistence. L'une des hypothèses fondamentales dans les travaux de Pierre Ouellet, qui s'inscrivent d'ailleurs dans la ligne de pensée inaugurée par Rancière est que cette dimension perdue de la politique, que l'on comprend actuellement dans le sens restreint du terme, peut se retrouver dans le champ artistique et littéraire. Selon Ouellet, nous partageons nos désirs, nos craintes et nos passions qui sont vécus individuellement. Mis en commun, ils font ce que le chercheur appelle « l'esthésie migrante » ou « la sensibilité migratoire » (Ouellet, *L'Esprit...* 16). Si le lien social se tissait autrefois autour du religieux ou du mythique, il se tisse aujourd'hui à travers les actes d'énonciation, le langage étant ce par quoi « nous ressentons ou percevons de prime abord la diversité et l'hétérogénéité du monde [...] avant d'y distinguer et d'y reconnaître des identités, des formes ou des figures qu'on pourra alors nommer ou étiqueter, identifier, catégoriser » (Ouellet, *L'Esprit...* 175).

Ainsi la littérature serait-elle le lieu de prédilection pour ce qui est de la dynamique entre les pratiques esthétiques et les pratiques politiques qui sont inséparablement liées les unes avec les autres. Mais comment saisir ce nouveau « partage du sensible », cette nouvelle « esthésie » qui se dégage du

⁶ Je me réfère au manuscrit du livre de Vincent Descombes *Les embarras de l'indétermination*, publié chez Gallimard en 2013, que j'ai eu plaisir de traduire en polonais sous le titre *Rozterki tożsamości*. (Warszawa, Kurhaus Publishing, 2013).

texte migrant ? Il n'est sûrement pas à chercher là où les textes représentent des conflits sociaux, des luttes identitaires, etc. La politique de la littérature migrante ne décrit rien ; elle se manifeste plutôt comme une fracture dans la perception du monde qui introduit un nouveau régime d'identification.

Arrêtons-nous pour un moment sur l'argumentation de Rancière. Dans son *Malaise dans l'esthétique*, il définit l'esthétique ainsi : « un régime général de visibilité et d'intelligibilité de l'art et un mode de discours interprétatif appartenant lui-même aux formes de ce régime » (Rancière, *Malaise...* 24). Tout d'abord, le nouveau régime d'identification apparaît avec le démocratisme littéraire. Celui-ci rompt symboliquement avec l'ordre représentatif classique et sa logique interne de relation entre l'expression et le contenu. Ce démocratisme, Rancière le retrouve dans la prose de Flaubert. Il ne s'agit pas d'un langage spécifique qui soit propre à la littérature ; il s'agit d'une nouvelle forme de relation entre le dicible et le visible, les mots et les choses : « Flaubert rendait tous les mots égaux de la même façon qu'il supprimait toute hiérarchie entre sujets nobles et vils, entre narration et description, premier plan et arrière-plan, et finalement entre hommes et choses » (Rancière, *Politique...* 17). L'égalité absolue de la prose flaubertienne correspond, selon Rancière, au nouveau principe démocratique qui a marqué le changement de « tout un ordre du monde, tout un système de rapports entre des manières d'être, des manières de faire et des manières de dire » (Rancière, *Politique...* 17). Cette démocratie rompt une fois pour toutes avec la supériorité classique de l'action sur la vie en introduisant sur la scène littéraire « des êtres voués à la répétition et à la reproduction de la vie nue » (Rancière, *Politique...* 17).

La littérature fait parler la vie, les phrases des romanciers étant des « pierres muettes » (Rancière, *Politique...* 21), témoins d'une époque ou d'une société. Selon Rancière, le principe du roman réaliste n'est pas « de reproduire les faits dans leur réalité. Il est de déployer un nouveau régime d'adéquation entre la signification des mots et la visibilité des choses, de faire apparaître l'univers de la réalité prosaïque comme un immense tissu de signes » (Rancière, *Politique...* 24). Pour illustrer son propos, le philosophe nous renvoie au début du roman balzacien *La peau de chagrin* et la description du magasin où le protagoniste est conduit :

Au premier coup d'œil, les magasins lui offrirent un tableau confus, dans lequel toutes les œuvres humaines et divines se heurtaient. Des crocodiles, des singes, des boas empaillés souriaient à des vitraux d'église, semblaient vouloir mordre des bustes, courir après des laques, ou grimper sur des lustres. Un vase de Sèvres, où Mme Jacotot avait peint Napoléon, se trouvait auprès d'un sphinx dédié à Sésostris. Le commencement du monde et les événements d'hier se mariaient

avec une grotesque bonhomie. Un tournebroche était posé sur un ostensor, un sabre républicain sur une hacquebute du Moyen Age. Mme Dubarry peinte au pastel par Latour, une étoile sur la tête, nue et dans un nuage, paraissait contempler avec concupiscence une chibouque indienne, en cherchant à deviner l'utilité des spirales qui serpentaient vers elle. Les instruments de mort, poignards, pistolets curieux, armes à secret, étaient jetés pêle-mêle avec des instruments de vie : soupières en porcelaine, assiettes de Saxe, tasses diaphanes venues de Chine, salières antiques, drageoirs féodaux. Un vaisseau d'ivoire voguait à pleines voiles sur le dos d'une immobile tortue. Une machine pneumatique éborgnait l'empereur Auguste, majestueusement impassible. Plusieurs portraits d'échevins français, de bourgmestres hollandais, insensibles alors comme pendant leur vie, s'élevaient au-dessus de ce chaos d'antiquités, en y lançant un regard pâle et froid. Tous les pays de la terre semblaient avoir apporté là quelques débris de leurs sciences, un échantillon de leurs arts.

Cette multitude d'objets, « cet océan de meubles, d'inventions, de modes, d'oeuvres, de ruines », comme écrit Balzac, est un poème sans fin. Les objets, qu'ils soient nobles ou vils, s'y mêlent dans leur égalité absolue et ils s'y déploient comme « les fossiles d'un âge, les hiéroglyphes d'une civilisation » (Rancière, *Politique...* 24).

Rapportons-nous maintenant à une scène qu'on pourrait prendre pour inaugurale de l'esthétique migrante et son nouveau régime représentatif :

Ville schizophrène
 patchwork linguistique
 bouilli ethnique, pleine de grumeaux
 purée de cultures disloquées
 folklorisées
 figées
 pizza
 souvlaki
 paella (Robin 82)

Ce fragment de *La Québécoise* de Régine Robin est suivi d'un vrai mélange de faits et sensations, lieux et époques. Le passé yiddish, Varsovie, Paris, Montréal, Amérique, fragments insignifiants de *The Gazette*, scores de hockey de la ligue nationale, tableaux, récits de supplices des jésuites, menus de restaurants, descriptions de lieux qui s'ouvrent sur d'autres lieux. Au premier abord, dans cette juxtaposition du Paris du 19^e siècle et du Montréal des années 1980, pour risquée qu'elle soit, rien ne semble changer pour ce qui est du régime de la représentation. Nous voilà devant un même « tissu de signes » qui font la réalité prosaïque, ce poème sans fin, même si le cadre représentatif est tout à fait différent. Ici et là on côtoie une même scène démocratique : « le

démocratisme des plats » dans *La Québécoise*, accompagné de vestiges de souvenirs, d'associations et de miettes du quotidien, correspond aux débris de vieux mondes chez Balzac, qui consistent désormais la réalité objectale que fait parler la littérature. C'est comme si l'on observait la naissance d'une mythologie nouvelle :

À partir de là se définit l'identité d'une poétique et d'une politique. Le nouveau régime de signification qui destitue de leurs privilèges la volonté de signifier et la parole en acte définit aussi une distance par rapport à la scène politique démocratique. Celle-ci se constitue volontiers en effet en détournant les mots, les phrases et les figures des textes fondateurs et de la rhétorique dominante (Rancière, *Politique...* 29)

On observe le même détournement dans le premier roman de Dany Laferrière *Comment faire l'amour avec un Nègre sans se fatiguer*. Son protagoniste – un noir dont le projet est de baiser les filles blanches – déclare ouvertement que « l'histoire nous sert d'aphrodisiaque » (Laferrière 103). La chambre de Miz Littérature, doctorante à McGill, membre d'un club littéraire féministe « les Sorcières de McGill », préparant sa thèse sur Christine de Pisan et préparant la publication de l'œuvre poétique d'Emily Dickinson en édition de luxe (Laferrière 42), ressemble étrangement au « magasin-grotte de Balzac » (Rancière, *Politique...* 31). Dans cette chambre, un vrai « héritage des sit-in des années soixante-dix » (Laferrière 102), les reproductions d'objets de l'art de toutes les époques et civilisations, les posters d'icônes pop et les objets et appareils quotidiens se mélangent au son du disque de Simon&Garfunkel. Des coussins de toutes les couleurs, des piles de bouquins par terre, un vieux pick-up Telefunken, un gros coffre à linge en bois de noyer, un Bruegel, un Utamaro, un Piranèse, des estampes d'Hokusai, un Holbein. Une grande photo de Virginia Woolf, prise en 1939 et accrochée au mur rose auprès du chevet fait rêver le protagoniste à l'Angleterre coloniale victorienne :

Être là, ainsi, dans cette douce intimité anglo-saxonne. Grande maison de briques rouges couvertes de lierre. Gazon anglais. Calme victorien. Fauteuils profonds. Daguerrotypes anciens. Objets patinés. Piano noir laqué. Gravures d'époque. Portrait de groupe avec cooker. Banquiers (double menton et monocle) jouant au cricket. Portrait de jeunes filles au visage long, fin et maladif. Diplomate en casque colonial en poste à New Delhi. Parfum de Calcutta. Cette maison respire le calme, la tranquillité, l'ordre. L'Ordre de ceux qui ont pillé l'Afrique. L'Angleterre, maîtresse des mers... (Laferrière 103)

Tel est, en empruntant à l'argumentation de Rancière, « l'univers de la réalité prosaïque comme un immense tissu de signes qui porte écrite l'histoire d'un

temps, d'une civilisation ou d'une société » (Rancière, *Politique...* 24). Deux choses sont à observer ici. Premièrement, bien que l'action du roman de Laferrière ait bien lieu à Montréal, l'afflux d'idées et associations dont la narration est tissée ne nous permet pas de circonscrire l'action dans un cadre géopolitique et temporel concret. Le jazz qui ramène le narrateur à la Nouvelle-Orléans, les jambes de Miz Littérature qui lui font penser au Golden Gate Bridge, fragment du Coran, de l'Ancien Testament, une photo de Carole Laure, hamburgers du Zorba, spaghetti à la sauce Da Giovanni, *Critique de la raison pure*, *Totem et tabou*, lectures à n'en plus finir : « Hemingway debout, Basho en marchant, Proust dans un bain, Cervantès à l'hôpital, Simenon dans le train (Canadian Pacific), Dante au paradis, Dosto en enfer, Miller dans un bar enfumé avec hot dogs, frites et coke... » (Laferrière 21). Et il y en a d'autres. En bref, l'Amérique telle que la voit le narrateur. Cette Amérique est pourtant moins un lieu où s'abriter qu'un espace sensible dont on peut faire l'expérience.

Deuxièmement, les objets visibles et sujets qui ont le pouvoir de les voir interviennent dans cet espace sensible nouveau selon un régime de représentation tout à fait différent. Dans ce « *Chaos-monde* » ou le « *Tout-Monde* », comme disait Édouard Glissant (22), un nouveau rapport entre les mots et les choses s'est installé. Tout comme la prose de Flaubert ou Balzac, évoquée par Rancière, celle qui faisait parler les choses en les arrachant des textes fondateurs et de la rhétorique dominante, le roman de Laferrière fait exploser les grands mythes de l'Amérique en démontrant leur fausseté et leur facticité. La pléthore des singes libérés de leurs régimes de représentation « américains » (concentrés autour du territoire que l'on explore et conquiert), cette « histoire qui nous sert d'aphrodisiaque » n'est qu'un amalgame de « stéréotypes raciaux, coloniaux qu'il fait bon raviver pour mieux les saccager » (Nepveu, *Intérieurs...* 337).

Or un changement radical s'opère sur le plan subjectif. Le régime de représentation migrant met à ce « chaos-monde » des subjectivités qui ne ressemblent en rien à celles du roman réaliste auquel se réfère Rancière. Le héros de *La Peau de chagrin* s'empare du monde qui est étalé devant lui sous formes d'objets, il le contemple avec son ego inébranlable et souverain : « Après s'être emparé du monde, après avoir contemplé des pays, des âges, des règnes, le jeune homme revint à des existences individuelles. Il se personnifia de nouveau, s'empara des détails en repoussant la vie des nations comme trop accablante pour un seul homme. » C'est la subjectivité classique dont l'ego colonial est un prolongement (Ouellet, *L'Esprit...* 24). Et s'il arrive que l'opacité du monde lui échappe (en fait, le héros balzacien finit par repousser « ces innombrables accidents de la vie humaine [...] jetées à profusion, avec dédain ») rien ne l'empêche d'être son centre immuable, car ce qu'elle voit confirme son existence du sujet qui pense, indépendamment de la réalité qui peut le tromper,

tout comme dans le cas du cogito cartésien. Plus qu'à la complexité des choses qui font le monde commun, la subjectivité classique s'intéresse à la complétude des formes qu'elle peut y cerner pour imposer sa vision du monde.

Rien de tel dans le texte migrant. La multitude des signes et l'hétérogénéité des formes de vie qui repeuplent les narrations éclatées chez Robin ou Laferrière affectent également les sujets qui y agissent. La rupture avec l'espace-temps caractéristique de la narration classique entraîne la déspatialisation et la détemporalisation du sujet qui intervient dans le monde, l'une et l'autre étant un trait fondamental de « l'esthésie migrante » dont parle Ouellet :

Les esthésies de la migration et de la migrance [...] relèvent d'un espace temps ou d'un chronotope extrêmement complexe, dont les frontières ne sont plus fixes et étanches, de sorte que les lieux, physiques et psychiques, de même que les temporalités, mémorielles et historiques, ne sont plus proprement cernables [...]. De sorte que les sujets qui s'y meuvent se trouvent eux-mêmes morcelés ou fragmentés et pour le moins tendus entre les différents lieux et les différents temps qu'ils occupent ou qui les occupent (Ouellet, *L'Esprit...* 23)

À la lumière de cette constatation, la déclaration du Nègre-baiseur de Laferrière : « JE VEUX L'AMÉRIQUE (31)⁷ semble un geste parodiant le rêve égocentrique états-unien, bâti sans doute sur la prétention totalisante et totalisatrice de la subjectivité coloniale. De cette Amérique, rêvée, fantasmée, vécue, on ne peut pas s'en faire un territoire qu'on habite et qu'on prenne en possession à la manière des premiers *settlers*. L'un des traits fondamentaux du je migrant est qu'il/elle habite un espace déterritorialisé lequel lui impose sa réinvention constante à travers l'énonciation. Le titre du dernier chapitre du roman de Laferrière est un travestissement de la fameuse constatation de Simone de Beauvoir : « on ne naît pas Nègre, on le devient ». Tout porte à croire que ce déferlement des signes qui devaient dénoncer l'artifice américain s'arrête sur un triste statu quo. Il reste pourtant le livre que le narrateur était en train d'écrire tout au long du texte. Il vient de le terminer : « Le roman me regarde, là, sur la table, à côté de la vieille Remington, dans un gros classeur rouge. Il est dodu comme un dogue, mon roman. Ma seule chance. VA. » (Laferrière 163) C'est comme si seule l'écriture pouvait attester l'existence du je qui intervient dans le découpage d'objets, lieux, paroles échangées qui font ce qu'on appelle le monde.

⁷ « JE VEUX L'AMÉRIQUE. Pas moins. Avec toutes les *girls* de Radio City, ses buildings, ses voitures, son énorme gaspillage et même sa bureaucratie. Je veux tout : le bon et le mauvais, ce qu'il faut jeter et ce qu'il faut conserver, ce qui est laid et ce qui est beau. L'AMÉRIQUE EST UN TOUT » (Laferrière 30).

Ces nouveaux liens sociaux qui se tissent dans le partage du sensible cernable dans la littérature migrante doivent nous mettre dans la nécessité de poser une question cruciale et manifestement politique de communauté. De quelle communauté faudrait-il parler au juste par rapport au Québec contemporain ? Quel serait le « nous » de cette communauté, surtout lorsqu'il est énoncé par un « je migrant » ? Vincent Descombes nous rappelle une chose capitale : « le pronom 'nous' n'est pas le pluriel de 'moi' ou de 'je' [et que] le mot 'moi' (en latin, *ego*) n'a pas de pluriel » (Descombes 103). Le discours de l'identité plurielle, qui devait vaincre les vieux nationalismes, semble méconnaître cette aporie, ce qui devrait nous faire prendre garde à l'euphorie générale qui a accompagné la reconnaissance institutionnelle des écrivain·e·s migrant·e·s.

Le langage lénifiant de l'« identité plurielle » est équivoque, car il laisse entendre que l'on a réussi à réconcilier la diversité des appartenances avec le fait de l'individuation de la personne concernée, mais sans pourtant lui donner d'autre moyen d'éviter les conflits que de fragmenter dans le temps les activités demandées par les diverses communautés dont elle se reconnaît le membre loyal. Les conflits ne sont donc évités qu'au prix d'un morcellement de sa vie en compartiments séparés (Descombes 110)

Pierre Ouellet a raison de constater que la catégorie d'« écrivain migrant », qui enveloppait au lieu de développer les voix et expériences singulières, a permis « le fantasme d'une 'communauté des autres' qui repose paradoxalement sur un trait identitaire parmi les plus forts : l'origine ethnique et territoriale » (Ouellet, *Le Lieu...* 189). La reconnaissance s'est donc faite en négatif. Elle n'a été possible que par l'affirmation du « moi collectif » (nous, écrivains de souche) qui reconnaît soi-même en se distinguant clairement de ce qui n'est pas lui. Or le régime de représentation propre à la littérature migrante, les subjectivités déplacées, déspecialisés et détemporalisées qu'elle fait parler, nous demande de penser la communauté autrement et d'une façon qui fasse abstraction des notions de territoire et ethnique. Celles-ci, que l'on veuille ou non, sont trop tributaires des « ensembles en majuscules », tels que la Nation, l'État ou le Peuple, qui définissent les rapports d'appartenance et de non-appartenance de manière très précise et n'arrivent pas à inclure des expériences du sensible dans leur multiplicité.

La politique de la littérature migrante consiste en ceci : elle trace un espace de prédilection pour saisir la complexité des formes de vie en commun dont notre vieux appareil notionnel, qui nous servait jusque là de base pour penser la communauté, n'arrive pas à tenir compte. Si l'on veut prendre la littérature migrante pour la voix de l'étranger, c'est l'étranger qui parle

dedans, qu'on ne peut plus représenter comme une pure extériorité, car c'est lui qui « a maintenant le statut privilégié d'énonciateur » (Harel, *Le voleur...* 301). D'où conceptualiser une communauté politique qui puisse entendre cette voix hors de la catégorie d'« écrivain migrant » devient une entreprise urgente. Dans ce projet politique nouveau, développé par Rancière, Nancy et Agamben, et initié par Bataille (puis Blanchot) dont la « communauté négative » impliquait déjà une claire distinction entre société et communauté, la littérature occupe une place centrale. Elle seule peut faire parler une politique qui ne soit incarnée par aucune forme sociale restreinte. Comme le remarque Rancière, la politique, à la différence du social qui reproduit l'ordre, « existe lorsque l'ordre naturel de la domination est interrompu par l'institution d'une part des sans-part » (Rancière, *La Méésentente* 31). Il s'agirait donc d'une communauté qui se tisse au-delà du lien culturel ou religieux, celle qui puisse inclure, sans vouloir les unifier, les forces antagonistes et les transformations dynamiques caractérisant le champ politique d'aujourd'hui.

Bibliographie :

- Agamben, Giorgio. *La Communauté qui vient*. Paris : Seuil, 1990.
- Aristote. *Politiques*. Traduit par Pierre Pellegrin. Paris : GF-Flammarion, 1993.
- Balzac (de), Honoré. *La peau de chagrin*. <<http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k101420c/f2>>
- Bataille, Georges. *Œuvres complètes*. Vol. VII. Paris : Gallimard, 1976.
- Berrouët-Oriol, Robert. « L'Effet d'exil ». *Vice Versa* 17 (décembre 1986 / janvier 1987): 20-21.
- Blanchot, Maurice. *La communauté inavouable*. Paris : Minuit, 1984.
- Courtois, Stéphane. « La politique du multiculturalisme est-elle compatible avec le nationalisme québécois? » *Globe : revue internationale d'études québécoises* 10. 1 (2007): 53-72.
- Descombes, Vincent. *Les embarras de l'identité*. Paris : Gallimard, 2013.
- Eagleton, Terry. *After Theory*. Basic Books: New York, 2003.
- Glissant, Édouard. *Traité du tout-monde*. Paris : Gallimard, 1997.
- Harel, Simon. *Passages obligés de l'écriture migrante*. Montréal : XYZ éditeur, 2005.
- Harel, Simon. *Le voleur de parcours*. Montréal : XYZ éditeur, 1989.
- Krzykowski, Michał. « (Im)migrant vs, Nomade. Pour une théorie de l'écriture déterritorialisée ». *Cultural Challenges of Migration in Canada / Les défis culturels de la migration au Canada*. Klaus-Dieter Ertler, Patrick Imbert (dir.). Frankfurt am Main : Peter Lang, 2013.
- Laferrière, Dany. *Comment faire l'amour avec un Nègre sans se fatiguer*. Montréal : Typo, 2002.

- Nancy, Jean-Luc. *La communauté désœuvrée*. Paris : Christian Bourgois Éditeur, 1986.
- Nepveu, Pierre. *L'Écologie du réel. Mort et naissance de la littérature québécoise contemporaine*. Montréal : Boréal, 1988.
- Nepveu, Pierre. *Intérieurs du nouveau monde*. Montréal : Boréal, 1998.
- Ouellet, Pierre. *L'Esprit migrateur. Essai sur le non-sens commun*. Montréal : vlb éditeur, 2005.
- Ouellet, Pierre. « Le Lieu de l'autre. » *Le Soi et l'autre. L'énonciation de l'identité dans les contextes interculturels*. Pierre Ouellet (dir.). Québec : Les Presses de l'Université Laval, 2002.
- Ouellet, Pierre. *Politique de la parole. Singularité et communauté*. Montréal : Trait d'union, 2002.
- Selao, Ching. « En finir avec les écritures migrantes ? » *Spirale*, n° 205, novembre-décembre 2005.
- Rancière, Jacques. *Aux bords du politique*. Paris : Gallimard, 2004.
- Rancière, Jacques. *Malaise dans l'esthétique*. Paris : Galilée, 2001.
- Rancière, Jacques. *La Méésentente*. Paris : Galilée, 1995.
- Rancière, Jacques. *Le partage du sensible*. Paris : La fabrique-éditions, 2000.
- Rancière, Jacques. *Politique de la littérature*. Paris : Galilée, 2007.
- Robin, Régine. *La Québécoise*. Montréal : Typo, 1993.

Michał Krzykowski, enseignant/chercheur à la Chaire d'études canadiennes et de traduction littéraire à l'Institut des langues romanes et de traduction à l'Université de Silésie en Pologne. Il s'intéresse à la pensée post-structuraliste française, de même qu'à la théorie littéraire et critique contemporaine. Ses intérêts de recherche portent également sur le Canada et plus particulièrement sur le discours identitaire québécois analysé d'une perspective féministe, genrée et postcoloniale. Auteur du livre *L'effet-Bataille. De la littérature d'excès à l'écriture. Un texte-lecture* (Presses universitaires de l'Université de Silésie, 2011) et co-éditeur invité du numéro de la Revue d'études américaines internationales (RIAS) *Bodies of Canada / C-or(p)ganisme-s du Canada*.